

L'homme et le travail

De «Rerum Novarum» à «Laborem Exercens»

Dans l'Encyclique sociale «Laborem Exercens», on lit que le travail humain «est... la clé essentielle de toute la question sociale» (3, p. 13)¹. Ce qui veut dire qu'un ordre économique et social digne de l'homme est déterminé, en dernière instance, par la manière dont est structuré le travail. Cette affirmation n'est pas nouvelle dans ce qu'on appelle «la doctrine sociale de l'Eglise», mais elle reçoit dans cette Encyclique une urgence particulière et une évidente priorité.

Je voudrais, dans mon exposé, tenter une esquisse de l'image du travail — quant à ses éléments principaux — que nous propose «Laborem Exercens».

Pendant des siècles, le travail humain a été déterminé par trois facteurs: la simplicité des moyens de production; l'insertion du travail dans des rapports sociaux et des structures sociales fixes; l'orientation que la religion donnait à sa signification et à ses normes.

Cela valait, aussi bien pour l'agriculture, qui occupait jusqu'à 80% de la main d'oeuvre, que pour l'artisanat, organisé en système corporatif. N'oublions pas que, encore en 1850, dans presque tous les pays d'Europe, l'agriculture, pour le produit national et la main d'oeuvre, représentait le double du commerce et de l'artisanat.

Le processus de changement radical dans ces structures du travail commença lorsque, avec la révolution industrielle, les moyens simples de production furent remplacés par des ensembles de production extrêmement complexes; lorsque l'insertion sociale du travail dut compter avec une forte spécialisation dans la division du travail

¹ Les citations de l'Encyclique sont tirées de la traduction française officielle éditée par la Typographie Polyglotte du Vatican.

— d'où l'origine de la société de classes —; lorsque enfin la signification et les normes du travail ne lui vinrent plus, avant tout, de la religion, mais de l'intérêt matériel et des idéologies modernes.

A cette «question ouvrière», à ce que «Rerum Novarum» appelait «comme une forme nouvelle d'esclavage», la réponse fut cherchée en trois directions. La première réponse voyait la solution dans un retour à l'ordre corporatif où, comme dit, par exemple, Adam Muller, «tout était humanisé: l'élément personnel et l'élément matériel étaient personnifiés dans une seule et même réalité».

Une deuxième réponse voyait la solution dans une espèce de confiance dans la loi quasi-naturelle du fonctionnement automatique du marché où, comme dit Rau, un représentant de cette tendance, «les maux liés (au système du marché) durent toujours beaucoup moins longtemps que les conséquences bonnes et font partie des sacrifices dont doit être payée la croissance du bien-être de tous». La troisième réponse était celle du programme classique de Karl Marx: mobiliser la conscience de classe, la lutte des classes, en vue de réaliser une nouvelle organisation du travail, moyennant l'expropriation des expropriateurs.

Telle était exactement la situation que le Pape Léon XIII avait devant lui, quand, en 1890, il donnait les premières directives en vue de la préparation de la nouvelle Encyclique.

J'ai eu cette année la possibilité d'étudier, aux Archives secrètes du Vatican, la genèse de cette Encyclique. Deux faits m'ont frappé. Le premier pourrait s'appeler: «le difficile adieu au passé». Les premières ébauches de l'Encyclique témoignent d'une grande difficulté à accepter le changement radical causé par la révolution industrielle sur le plan économique et social; elles témoignent également d'une grande difficulté à interpréter le fait nouveau du capital ainsi que d'une difficulté plus grande encore à comprendre la nouvelle situation de la société des classes. Dans une ébauche on peut lire: «en tout pays il y a des citoyens de deux catégories: les premiers vivent plus ou moins des revenus de leurs propriétés et les autres de leurs fatigues quotidiennes. Les premiers peuvent être appelés riches, les seconds, pauvres. Dieu a voulu cette division parce qu'il a créé l'homme comme être social».

Le second fait qui m'a frappé est que, malgré une certaine prédilection pour le corporatisme, Léon XIII n'en est pas resté à un système économique et social en train de mourir, mais a affronté, avec un sens profond du réel, la nouvelle situation, en formulant,

dans le texte définitif de l'Encyclique «Rerum Novarum», les trois éléments principaux d'un ordre du travail digne de l'homme: le contrôle nécessaire du nouveau facteur de production — le capital — à travers l'Etat et l'organisation du travail; l'insertion des nouvelles masses ouvrières, issues de la révolution industrielle, en de nouvelles formes de solidarité; le devoir, enfin, pour l'Eglise de proposer une signification nouvelle du travail et de donner au monde des travailleurs une nouvelle motivation morale.

Particulièrement intéressant est le fait que Léon XIII attachait à cette tâche de l'Eglise une telle importance qu'elle lui fit modifier, encore en avril 1891, le texte de l'Encyclique. Jusqu'à cette date l'Eglise apparaissait en troisième position parmi les facteurs dont dépend la solution de la question ouvrière: après l'Etat et la masse des travailleurs. A partir de ce moment, Léon XIII la mit à la première place.

Dans ce premier essai d'une vision nouvelle du travail dans la société industrielle, qui se développait à une allure toujours plus assurée, bien des aspects manquaient encore de précision ou de parfaite exactitude. L'adieu au passé était loin d'être facile. Mais il importe de noter que l'Encyclique «Rerum Novarum» représente un pas décisif vers la solution de la question ouvrière. Léon XIII voyait bien le problème principal de la société industrielle: le travail humain, dans une société caractérisée par une très haute accumulation de capital et une division du travail très poussée, peut-il encore conserver un caractère personnel ou bien est-il condamné à se dégrader en un simple «facteur de production»?

Il serait intéressant d'analyser la recherche d'une réponse à cette problématique dans toute la doctrine sociale de l'Eglise et spécialement dans les textes du Concile Vatican II, mais le temps nous manque pour cela, parce que ce dont il s'agit ici, avant tout, c'est d'analyser l'Encyclique «Laborem Exercens». Peut-être notre exposition ne correspondra-t-elle pas toujours exactement au texte même de l'Encyclique et voici pourquoi: le Pape Jean Paul II, comme déjà dans ses précédentes Encycliques, ne suit pas un ordre strictement logique, mais préfère exprimer sa pensée sur des problèmes qui se recourent. Comme Léon XIII, le Pape Jean Paul II procède lui aussi à partir d'une analyse de la situation du monde actuel.

L'Encyclique voit le monde du travail impliqué aujourd'hui en trois champs de conflits.

Premièrement: le champ de conflit de l'économisme. L'Encyclique entend par là une idéologie et une praxis économiques assignant comme fin à la production «de multiplier abondamment les richesses matérielles» (13, p. 55), c'est-à-dire un système affirmant «que le travail humain est seulement un instrument de production et que le capital est le fondement, le facteur et le but de la production» (8, p. 30). En cette idéologie et cette praxis économiques dominent les priorités matérielles: la loi du marché, le profit, le pouvoir. Domination telle que le travail humain se subordonne à leurs exigences, acceptant d'être considéré comme une marchandise — comme un marchandise, il est vrai, sui generis.

L'Encyclique «*Laborem Exercens*» signale à plusieurs reprises que, au cours des dernières décennies, des changements importants se sont manifestés dans cette idéologie comme dans cette praxis, mais elle considère encore aujourd'hui l'économisme comme un danger, en particulier pour ce qui regarde la situation mondiale.

«*Laborem Exercens*» voit le champ de conflit de l'économisme en étroite relation avec ce qu'elle appelle «la civilisation matérialiste», avec le sous-entendu suivant: la notion de travail-marchandise en est, aujourd'hui, comme un élément constitutif, largement accepté par la culture moderne «dans laquelle on donne, avant tout, de l'importance à la dimension objective du travail» (7, p. 26). En d'autres mots, le travail, dans cette culture, n'a de sens que comme production de biens matériels en vue d'une consommation toujours croissante. Le sens culturel de la vie commence, pour l'homme d'aujourd'hui, à côté, en dehors du travail. Sur cette finalité du travail, il existe, dans la civilisation matérialiste, un consensus silencieux des grandes masses, consensus auquel on ne peut échapper, parce que les forces intéressées et tirant profit de cette culture la proposent comme la seule possible, d'un point de vue réaliste.

Deuxièmement: le champ de conflit du collectivisme. On s'est demandé à plusieurs reprises si «*Laborem Exercens*» n'avait pas été conçue avant tout en fonction de la situation en Pologne. Qui connaît L'Encyclique sait que ce n'est pas le cas. Mais une chose est vraie, sans aucun doute: les événements de Pologne, notamment le mouvement du monde du travail, ont eu une influence particulière sur cette partie de l'Encyclique.

On parle beaucoup, aujourd'hui, en Pologne, de la «pathologie du travail» dans le système collectiviste. Je voudrais mentionner

seulement, ici, le nom de Joseph Fischner. Cette pathologie apparaît tout d'abord dans la perte du sens du travail. Il n'y a plus de relation convaincante entre le travail et les centres bureaucratiques de décision. Il n'y a plus de relation convaincante entre le produit du travail et sa distribution. Le travail perdant sa signification, on voit s'écrouler le comportement social et la morale du travail. Là où il n'y a plus de sens, il n'y a plus de relations humaines. «*Laborem Exercens*» exprime de la façon suivante cette pathologie du travail: «Même dans le matérialisme dialectique, l'homme n'est pas d'abord sujet du travail et cause efficiente du processus de production, mais il reste traité et compris en dépendance de ce qui est matériel, comme une sorte de «résultante» des rapports économiques et des rapports de production qui prédominent à une époque donnée» (13, p. 52). Aussi, l'effort passionné pour trouver une signification du travail crée une nouvelle forme de solidarité dans le travail. Voici une citation de Tischner: «Le travail est un élément fondamental de la solidarité des hommes entre eux. Le travail ne doit pas séparer les hommes mais les unir».

«*Laborem Exercens*» dit: «La caractéristique du travail est, avant tout, d'unir les hommes et c'est en cela que consiste sa force sociale: la force de construire une communauté» (20, p. 80).

Troisièmement: le champ de conflit des «zones de misère». Ce que «*Rerum Novarum*» ne pouvait évidemment inclure dans son analyse de la question ouvrière devient partie intégrante de «*Laborem Exercens*». L'ordre juste du travail ne peut plus, aujourd'hui, être cherché seulement au niveau national ou continental: il exige nécessairement la dimension mondiale. Selon cette vision mondiale, «*Laborem Exercens*» dit: il y a, dans le monde entier, des situations d'injustice «bien plus étendues que celles qui, au siècle passé, ont suscité l'union des travailleurs en vue d'une solidarité particulière dans le monde ouvrier» (8, p. 31). L'Encyclique dit encore: «En jetant les yeux sur l'ensemble de la famille humaine, répandue sur toute la terre, on ne peut pas ne pas être frappé par un fait déconcertant d'immense proportion: alors que, d'une part, des ressources naturelles importantes demeurent inutilisées, il y a, d'autre part, des foules de chômeurs, de sous-employés, d'immenses multitudes d'affamés. Ce fait tend, sans aucun doute, à montrer que, à l'intérieur de chaque communauté politique comme dans les rapports entre elles au niveau international et mondial — pour ce qui concerne l'organisation du travail et de l'emploi — il y a quelque chose qui ne va pas, et cela

précisément sur les points les plus critiques et les plus importants au point de vue social» (18, p. 73).

Il est à noter que «Laboren Exercens», en cherchant la réponse à ces situations conflictuelles, ne se perd pas en spéculations philosophiques. Jean Paul II s'appuie consciemment sur l'«Evangile du Travail» — c'est-à-dire, sur le Livre de la *Genèse*, chapitre premier. Ce chapitre contient une double invitation: l'invitation à dominer progressivement la terre — ce que «Laboren Exercens» appelle dimension objective du travail — et l'invitation à devenir plus homme dans l'accomplissement de cette tâche — ce que «Laborem Exercens» appelle la dimension subjective du travail. Le point essentiel pour le Pape Jean Paul II consiste dans le fait que ces deux invitations ne sont pas équivalentes mais se trouvent en rapport de subordination. Le texte dit: «L'homme doit soumettre la terre, il doit la dominer, parce que, «image de Dieu», il est une personne, c'est-à-dire un sujet capable d'agir d'une manière programmée et rationnelle, capable de décider de lui-même et tendant à se réaliser lui-même. C'est en tant que personne que l'homme est sujet du travail» (6, p. 22).

Par là «on arrive fort justement à reconnaître la prééminence de la signification subjective du travail par rapport à sa signification objective» (6, p. 24).

C'est pourquoi, «cette vérité, qui constitue, en un certain sens, le noyau central et permanent de la doctrine chrétienne sur le travail humain, a eu et continue d'avoir une signification fondamentale pour la formulation des importants problèmes sociaux au cours d'époques entières» (6, p. 23).

Dès lors, toute organisation du travail dans le processus de la production «ne correspond à ce concept fondamental de la Bible que lorsque, dans tout ce processus, l'homme se manifeste en même temps et se confirme comme celui qui «domine» (6, p. 22). De là suit «le primat de la personne sur la chose, du travail de l'homme sur le capital» (13, p. 53).

De cette confrontation entre les champs de conflit du travail et l'Evangile du travail résultent des conséquences importantes.

Premièrement: ce n'est pas la tâche de l'Eglise de proposer des modèles économiques et sociaux tout prêts, montrant comment l'Evangile du travail peut être réalisé à l'intérieur des structures nationales et internationales. C'est pourquoi aucun de ces modèles concrets ne peut se réclamer de «Laborem Exercens». Il pourra

certainement y avoir diverses solutions adéquates aux situations concrètes. Il pourra y avoir aussi des divergences d'opinion. On devra également respecter l'interprétation des Eglises locales et surtout «l'engagement des laïcs».

«*Laborem Exercens*» fournit une série d'indications, suggérant dans quelle direction il est possible d'appliquer concrètement les principes fondamentaux: par exemple pour dépasser la division capital-travail. Mais «*Laborem Exercens*» laisse entendre qu'il s'agit de simples suggestions et non de solutions définitives.

Dans la mise en oeuvre de l'Évangile du travail, l'Église aussi bien que les mouvements sociaux catholiques doivent se rendre compte qu'il existe dans notre société moderne d'autres conceptions du monde du travail. D'où, malgré les divergences quant aux principes, la nécessité — qui existera toujours — du compromis et du consensus pour la réalisation des finalités immédiates et nécessaires dans le monde du travail.

Deuxièmement: l'Évangile du travail, dans sa réalisation concrète, ne doit pas s'égarer dans des solutions utopiques. De telles utopies se sont déjà fait jour dans le contexte de l'interprétation de l'Encyclique. Je voudrais en signaler deux en particulier.

La priorité des personnes sur les choses et du travail sur le capital, dont parle l'Encyclique, ne doit pas s'entendre en un sens individualiste. L'Encyclique ne prend, en aucune manière, la défense d'une organisation individualiste du travail, mais rappelle, en plusieurs endroits, le caractère social de celui-ci. Ceci veut dire que toute organisation concrète du travail doit toujours partir de la situation globale et être orientée vers le bien commun.

«*Laborem Exercens*» dit que la dimension subjective du travail, c'est-à-dire le «devenir plus homme» dans le travail, a la priorité par rapport à la dimension objective, c'est-à-dire la domination de la terre au moyen d'un système d'instruments techniques et économiques. Par cette affirmation fondamentale, l'Encyclique, en aucune façon, ne veut dire que, dans le processus de production, le capital soit d'importance secondaire. Quiconque connaît l'économie, fut-ce simplement par ouï-dire, sait que le capital est un facteur essentiel, même pour l'organisation du travail. C'est pourquoi il faut accorder grande attention à la recherche du capital nécessaire et à sa gestion responsable, dans le processus de production. Quiconque a lu attentivement l'Encyclique sait qu'elle ne contient pas

d'affirmation et de vision utopistes. Mais il ne semble pas superflu de l'avoir signalé.

Troisièmement: ce serait mal comprendre «*Laborem Exercens*» de croire que l'Encyclique sous-évalue les dures nécessités du travail dans le processus de production contemporain et part d'un concept romantique du travail. L'Encyclique signale en divers endroits que le travail humain, en fait, est toujours lié à un type particulier de souffrances qui vient du travail lui-même. Elle donne, à ce sujet, des exemples concrets qui vont du dur travail manuel au travail intellectuel et enfin au travail domestique. En ce sens, «*Laborem Exercens*» reconnaît le fait de l'aliénation du travail dans le monde d'aujourd'hui. Mais cette expérience de la souffrance liée au travail ne signifie nullement que tous les types d'organisation du travail soient équivalents et que tout type de souffrance dans le travail doive être acceptée comme une donnée de fait.

Au contraire, l'Encyclique dit explicitement que, parmi les diverses structures du processus du travail et de l'organisation économique, celles-là doivent être cherchées qui, malgré l'inévitable souffrance, rendront à l'homme, dans le travail, sa dignité personnelle.

Quatrièmement: certains on dit que «*Laborem Exercens*» parle, c'est vrai, de la dignité et des droits du travail mais moins des devoirs du travail.

Une chose est exacte: «*Laborem Exercens*» ne contient pas de facile sermon moralisant ni d'appel unilatéral à l'éthique du travail.

Mais la thèse fondamentale de l'Encyclique est la suivante: ce qu'il y a de plus central dans l'Évangile du travail, c'est l'obligation de devenir plus homme «dans» et «par» le travail. En d'autres termes, pour l'homme, «devenir plus homme dans le travail» ne dépend pas seulement des structures économiques et sociales, mais dépend aussi, essentiellement, du comportement de l'homme lui-même dans le travail, de sa responsabilité consciente et de sa solidarité. Cet appel moral représente une motivation plus haute et plus efficace qu'une simple casuistique.

Cinquièmement: qui a étudié les affirmations de l'Église au sujet du monde du travail sait qu'il y est souvent question des engagements pastoraux pour le monde du travail. Cela apparaît très clairement dans «*Rerum Novarum*» et «*Quadragesimo Anno*», où il est dit, par exemple, que les premiers missionnaires dans le monde du travail doivent être les travailleurs eux-mêmes. Cet aspect pastoral n'est en aucune façon nié dans l'Encyclique «*Laborem Exercens*».

Mais voici une chose importante et en un certain sens nouvelle: «Laboren Exercens» ne parle pas seulement de l'Évangile pour le monde du travail, mais explicitement de l'«Évangile du travail». En d'autres mots, cela veut dire: dans le travail lui-même, il y a déjà un élément important du message évangélique, qui doit être découvert, interprété et communiqué.

En cette affirmation s'énonce un impératif adressé à l'Église elle-même. Le monde du travail n'est pas un domaine quelconque de l'activité humaine dans lequel est requis un certain comportement moral. Il contient en lui-même un message évangélique, porteur d'une signification particulière, non seulement pour devenir plus homme, mais encore pour devenir plus chrétien. De ce point de vue, «Laborem Exercens» ne cherche pas seulement à rendre au travail humain son sens dans l'économie et la société, mais aussi à stimuler un nouvel effort approfondi de réflexion sur le travail dans la théologie d'aujourd'hui.

JOHANNES N. SCHASCHING